

# L'Action

Tombé d'essus! Ecraasé lous! (CYRANO)

DIRECTEUR :

JULES FOURNIER

MONTREAL

72, Rue SAINT-GABRIEL, 77  
Téléphone: Main 5356.

LE NUMERO: CINQ SOUS.  
PAR AN: DEUX DOLLARS.

## La grande pétaudière

**Histoire véridique et admirable de 12 camions de la "Corporation", de 4,500 gallons d'huile à graissage — royalement dépensés par lesdits 12 camions en trois mois et demi, — d'une quantité correspondante de bandages de caoutchouc, et d'une balayeuse automobile**

### CE QUI SE PASSE A 3 HEURES DU MATIN SOUS LE TUNNEL DE LA RUE BEAUDRY

Depuis le 1er août 1913, la Ville a pour le transport de ses matériaux douze camions automobiles, ayant coûté en moyenne \$5,800 chacun. Ces camions ont travaillé l'automne dernier jusqu'à la clôture des travaux de voirie, soit une saison de trois mois et demi environ. Durant l'hiver ils n'ont sorti que deux ou trois fois, et chaque fois pour quelques heures seulement. Or, au 13 mai dernier, chacun de ces véhicules avait déjà coûté \$4,000 de réparations et d'entretien; rien qu'en bandages de caoutchouc, ils avaient mangé \$1,500 chacun. D'huile à graissage ils avaient bu, exactement, 100 barils d'une contenance moyenne de 45 gallons, soit pour les douze camions et pour les trois mois et demi, quatre mille cinq cent (4,500) (MMMMCCCC) gallons. Non, mais tu parles d'un graissage!

Vous croirez qu'au moins, des camions aussi bien graissés n'attendaient que le printemps pour—tels les étalons de M. Lafortune—s'élançer tout bouillants dans l'arène.

Cher lecteur, gracieuse lectrice, votre supposition n'est, si l'on peut dire, éloignée de la vérité que de la distance totale que, dans tout autre milieu que notre grande pétaudière municipale, douze camions automobiles pourraient parcourir avec quatre... mille... cinq... cents... (4,500 — MMMCCCC) gallons de lubrifiants dans le ventre.

Un homme de génie ayant imaginé d'atteler les camions à la charrue pour leur faire labourer les rues en hiver, les machines piaffèrent, rûrent, se cabrèrent, rien ne put les faire marcher; quand on se décida à les ramener à l'écurie, elles avaient l'organisme détraqué, hors de service; elles en firent une maladie. Au commencement de mars, comme elles commençaient à se remettre, on songea à leur faire prendre l'air. Naturellement, elles n'avaient plus de bandages. On leur en commanda. La commande fut donnée le 11 mars. Le 15 mai les bandages n'étaient pas encore arrivés. En attendant, la Ville employait à ses transports cinq vieux camions Berliet, loués à raison de \$200 par jour, ou \$6,000 par mois. Quant aux camions récalcitrants au labourage, ils achevèrent leur convalescence dans les "cours" municipales. On les reverra un jour ou l'autre dans les rues, s'il reste encore du graissage.

La Ville possède depuis quelque temps trois balayuses automobiles. Les machines fournissent chacune le travail de huit balayuses à traction animale. Elles coûtent aussi plusieurs fois plus cher. Parce qu'elles en remplacent huit autres, elles ne sont pas populaires parmi les journaliers: à plusieurs reprises, ce printemps, l'on s'est aperçu, au moment de les mettre en marche, qu'une main mystérieuse en avait déboullonné les jantes. Au commencement de mai, l'une d'elles, dont la ronde comprend le tunnel de la rue Beaudry, rentra dix-sept matins de suite toute en pièces. Le chauffeur, interrogé, ne pouvait fournir aucune explication. L'ingénieur en charge du matériel roulant résolut d'en avoir le coeur net. Ayant "filé" la balayeuse toute une nuit, il la surprit dans le tunnel râclant des débris (pierres, briques, etc.) déposés là, qui sait? peut-être par la main mystérieuse qui avait déboullonné les jantes. Le chauffeur, du haut de son char, versait des torrents de mépris — mais d'un mépris réservé, discret — sur ces obscurs complices des bons journaliers.

D'un malaxeur, on a tiré au printemps six brouettes de béton solide. Tous les rouleaux à vapeur ont été brisés les uns après les autres parce qu'ils étaient conduits par des mécaniciens inexpérimentés ou qu'on les laissait exposés aux intempéries.

Le 13 mai l'ingénieur du matériel roulant écrivait: "Les malaxeurs travaillant

actuellement rue Dorchester n'ont pas d'huiliers." (Et tant d'huile! et tant d'huile!)

Dans la division Est, une partie du matériel roulant et des machines — camions automobiles, malaxeurs, etc. — a passé l'hiver dernier en plein air et a subi de ce chef cinquante à soixante-quinze mille piastres de dégâts.

Les douze camions achetés l'année dernière avaient été choisis à l'oeil: dès les premiers mois le système de basculement a cessé de fonctionner et il a fallu charger et décharger à la pelle.

Dans la division Ouest, le matériel roulant était remis dans un dépôt de ciment et d'asphalte, au grand préjudice des bandages et autres organes.

On n'en finirait plus s'il fallait montrer dans tous ses détails l'état du matériel roulant jusqu'à ces derniers temps.

C'est pour essayer tout au moins de remédier à cette situation que les anciens commissaires, en janvier dernier, créaient un service du matériel roulant, et qu'ils en confiaient la direction à un ingénieur technicien, M. Necker.

Moyennant un salaire de \$150 par mois — n'abusons pas ici du mot "traitement" — M. Necker se mit à l'oeuvre avec une âme naïve et une poitrine gonflée d'espérances.

C'est lui qui filait la nuit les balayuses. C'est lui qui allait dans les dépôts compter les barils d'huile.

C'est lui qui aurait voulu prendre sur le fait la roue de camion avalant son bandage.

C'est lui qui osait se plaindre à l'ingénieur en chef, M. Janin, que la Ville payait \$200 par jour pour l'usage de cinq vieux camions, quand ses douze camions à elle, ses beaux camions "neufs", après avoir mangé chacun \$1,500 de bandages en trois mois et demi, étaient immobilisés faute de bandages. Il écrivait le 30 avril à son chef:

"Les réparations des quatre camions (trucks) de la division Est seront terminés sous peu; leur mise en service ne sera terminée qu'en autant que nous aurons les bandages en caoutchouc. Ces bandages sont demandés depuis le 11 mars dernier, dans une réquisition portant le No 34. Actuellement le transport (dans cette division) est fait par 3 camions Berliet loués par la Ville."

Il écrivait encore le 22 mai: "Les réparations ont été commencées le 7 avril et le retard est dû aux bandages, qui, commandés le 11 de mars, n'ont été livrés que le 16 de mai."

C'est lui qui, le premier, s'avisait de soumettre à une épreuve sérieuse les voitures automobiles offertes en vente à la Ville.

Tant de zèle, un zèle si optimiste, si naïf, si enfantin, devait forcément, comme la balayeuse de la rue Beaudry, se heurter par-ci par-là à quelque pile de vieilles briques.

Par exemple, le 9 avril le pauvre ingénieur n'a pas encore de téléphone dans son bureau.

Le 15 avril il se voyait forcé d'écrire à M. Janin: "Je vous serais très obligé de faire mettre à ma disposition non pas un campement, mais le nécessaire pour mettre en sûreté les documents qui me sont confiés. Il m'a été désagréable de voir disparaître entre autres une boîte de compas."

Une boîte de compas... entre autres... Ces choses sont dites modérément, avec une pointe d'humour qui porterait à croire que déjà l'ingénieur du matériel roulant avait trouvé dans le filage des balayuses et la surveillance des dépôts d'huile une certaine philosophie.

Une autre fois il se plaint de la disparition de ses diplômes. (C'est peut-être ainsi que M. Janin a perdu les siens?)

Un jour il veut mettre à la réparation des camions un machiniste compétent: les fonctionnaires de la voirie renvoient son

homme. Le 18 avril il proteste en ces termes dans une lettre à M. Janin:

"J'ai été fort surpris de constater qu'un ouvrier que j'avais engagé, hier, pour surveiller la mise en état des trucks de la division Est, n'avait pas été admis à commencer. Certainement ces messieurs des divisions ne se rendent pas compte des nécessités, et je ne puis assumer la responsabilité d'assurer le service dans ces conditions. Le matériel est déjà en assez mauvais état pour nécessiter autre chose que des réparations de fortune, à recommencer tous les huit jours..."

Tantôt c'est le bureau des achats qui lui impose des bandages dont il ne veut pas:

"J'ai reçu pour la division Est", lisons-nous dans une lettre du 2 mai, "des bandages DIVINE commandés par le Département des Achats malgré avis contraire. Il serait à désirer qu'à l'avenir la Ville n'achète que d'après des records authentiques..."

Tantôt ce sont des agents de fournisseurs qui s'introduisent dans les ateliers et les dépôts pour influencer les employés et démolir le service:

"A mon avis," écrit-il encore le 22 mai à M. Janin, "aucun agent d'aucune autre maison ne devrait être autorisé à pénétrer dans les ateliers de la Ville. J'ai déjà dû réagir contre des manoeuvres de concurrents qui tâchent, par des moyens représentables, de mettre les voitures d'autres marques en mauvaise condition."

Il était en train d'établir pour les transports une comptabilité de prix de revient, quand M. Martin, pour cause "d'économie", lui signifia son congé.

On a prétendu que la nomination de M. Mercier comme adjoint à M. Janin ne laissait pas de place pour M. Necker. La belle histoire! M. Mercier, bien entendu, n'est pas pour débiter en contredisant M. Martin, surtout quand la franchise a si bien profité à M. Necker; mais si l'on tenait sincèrement à connaître son avis, il dirait tout de suite qu'il ne veut pas, qu'il ne peut pas se charger directement du soin du matériel roulant; que les bons ingénieurs de transports sont rares en notre pays, et qu'un homme comme M. Necker pourrait économiser à la Ville vingt fois, cent fois son salaire. M. Mercier, en entrant en fonctions, a proposé d'établir immédiatement un plan d'ensemble des ponts et chaussées, entreprise urgente et dont la réalisation prendra, paraît-il, trois années. Voilà de la besogne d'ingénieur en chef, et il nous semblerait excessif d'en détourner M. Mercier pour l'envoyer observer à trois heures du matin, sous le tunnel de la rue Beaudry, la conjonction contre-nature d'une balayeuse automobile et d'un amas de vieilles briques.

Sur la fin de l'ancienne administration M. Necker s'était fait beaucoup de mal en concluant, après un concours sérieux, à la supériorité du camion Delahaye sur plusieurs autres. Jusque-là la Ville avait acheté indifféremment, au même prix, des camions de toute marque et de toute valeur; quelques-uns, simples transformations de voitures de route, s'étaient, dès les premiers essais, littéralement effondrés. L'entrée en scène d'un des types en usage dans l'armée française, et par là même consacrés, dérangeait joliment les calculs de certains coulissiers, entravait le fonctionnement normal du "patronage". M. Necker ne recommandait d'ailleurs l'achat d'aucune voiture particulière, et tout ce qu'on a dit de la difficulté de se procurer des pièces pour les camions Delahaye tombe devant la recommandation faite EN MEME TEMPS, par le même ingénieur, d'établir un atelier de réparations où la Ville pourrait tenir un dépôt complet de pièces de rechanges. Les agents désappointés n'en jurèrent pas moins la mort de M. Necker.

M. Necker, bien qu'il ait épousé une Canadienne, et qu'il soit naturalisé Canadien, a aussi, aux yeux de la majorité des

administrateurs municipaux, le tort — grave assurément — d'être un "maudit Français".

Mais le crime capital de M. Necker, celui qu'il a lui-même confessé et qui l'a perdu, et qui aurait perdu de plus grosses légumes qu'un modeste fonctionnaire à \$150 par mois, c'a été de parier contre M. Martin aux dernières élections. Certes, son renvoi n'est pas pour déplaire aux gens qui voudraient vendre à la Ville des petites Ford converties en camions, ni au gardien des huiles à graissage, ni au mystérieux personnage qui allait, chaque soir, déposer dans le tunnel de la rue Beaudry des charretées de vieilles briques sur lesquelles donnerait chaque matin la confiante balayeuse, non plus, évidemment, qu'au fournisseur de bandages en caoutchouc. Mais l'homme qui en extrait la satisfaction la plus rare et la plus noble, c'est encore, paraît-il, M. Médéric Martin.

Vous tous, fonctionnaires municipaux qui seriez tentés de parier contre M. Martin aux élections prochaines, oyez! oyez! oyez!

Mais M. Hébert, mais M. Côté, M. Necker n'avait pas parié contre eux? Not M. Laurier, et ainsi de suite. Quand ces "messieurs" sont absents, la maison lui appartient et il peut y recevoir ses amis; quand ils sont chez eux, il trouve encore moyen de vivre familièrement parmi eux: prenant soin de marcher sur le bout des pieds en passant devant les portes, prévenant, obligeant, prêt à vous passer les "commodités" au moindre appel, il est devenu la matrone indispensable, qu'on salue d'un mot discret à l'arrivée et que l'on comble de petits cadeaux à la fin du mois.

Quant à M. Brunet, c'est plus qu'une chambre qu'il occupe, c'est tout un appartement. Il a son lavabo à lui et sa baignoire. Il reçoit son courrier dans la maison. Pour un peu, c'est lui qui paierait les taxes et figurerait au rôle des contributions.

Naturellement cela lui donne de l'autorité, et, naturellement, en l'usage. Le "Bulletin" est devenu entre ses mains une très

consiste à faire tourner, par des histoires effroyables, le lait des nourrices!

Depuis trois semaines nous avons eu coup sur coup l'Ascension, la fête de l'Empire, la fête du Roi. Le 24 juin nous aurons la Saint-Jean-Baptiste, le 1er juillet la fête de la Confédération, le 1er lundi de septembre la fête du Travail, le 1er novembre, le 8 décembre l'Immaculée Conception, le 25 décembre Noël, le 1er janvier le Jour de l'An, le 6 janvier les Rois, un peu plus tard le Vendredi-Saint, et qu'il y a, pour ainsi dire, autant de méthodes que de voix.

Billets en vente au magasin de musique Hardy, 38-Ouest, rue Notre-Dame, 38-Ouest.

### Cinéma

Après les catastrophes comme celle de l'"Empress of Ireland", les faiseurs de héros ont beau jeu dans les gazettes. Rarement, cependant, l'ensemble des témoignages vient justifier leur enthousiasme.

Peut-on, par exemple, imaginer plus sublime tableau que celui qu'on nous présente pendant vingt-quatre heures, du vieux commandant de l'armée du Salut tendant sa ceinture de sauvetage à un autre naufragé et se laissant couler en disant: "Thy will be done — Seigneur, que votre volonté soit faite!" Le lendemain un autre officier de l'Armée du Salut racontait que, tombé à la mer en même temps que le commandement Rees, il l'avait porté le plus longtemps possible sur ses épaules, mais que, d'épuisement, il avait dû, pour se sauver lui-même, le laisser périr.

Et que n'a-t-on pas dit du commandant de l'"Empress", le capitaine Kendall? Après avoir commandé jusqu'à l'instant suprême, il voulut se noyer, il se cramponna au bordage pour couler avec le navire: hélas pour lui! un remou lui fit lâcher prise, et une heure après on le recueillait sur une épave, désespéré d'échapper à la mer.

Le fleuve, en face de la Pointe-au-Père, a trente-cinq milles de largeur: ce devrait être assez d'eau pour pouvoir, avec beaucoup de bonne volonté, s'y noyer. Il semble aussi que, lorsqu'on veut fermement se noyer, il est, à la rigueur, plus facile de se noyer dans l'eau que sur une épave. Le capitaine Kendall, après un moment de désespoir facile à comprendre, a vu que dans cette heure terrible il serait plus utile vivant que mort; il a compris son devoir et il a voulu vivre. C'est en cela qu'a consisté son héroïsme et c'est de quoi il fallait le féliciter, o vous les gâcheurs de prose, pour qui le triomphe du journalisme

## Cette poursuite de \$10,000.

Pour augmenter les revenus de son journal, qui ne sont pas considérables, M. Pigeon a loué au fournisseur d'asphalte bien connu, M. Rodolphe Brunet, une partie de sa page de rédaction.

Certains journaux, telle la "Presse", se vendent corps et âme quand ils trouvent la forte somme. D'autres, comme la "Patrie", louent leur rédaction à l'année, au trimestre, au mois, à la semaine, aux messieurs chics qui désirent y passer des heures agréables. M. Pigeon emprunte quelque chose à ces deux systèmes, en ce qu'il loue le "Bulletin", mais à long terme — par une espèce de bail emphytéotique (au fond, système "La Presse") — et pour la rédaction seulement (système "La Patrie"). L'idée qui est bien à lui, c'est de louer la maison par pièces: celle-ci à M. Brunet, celle-là à M. Gouin, cette autre à M. Laurier, et ainsi de suite. Quand ces "messieurs" sont absents, la maison lui appartient et il peut y recevoir ses amis; quand ils sont chez eux, il trouve encore moyen de vivre familièrement parmi eux: prenant soin de marcher sur le bout des pieds en passant devant les portes, prévenant, obligeant, prêt à vous passer les "commodités" au moindre appel, il est devenu la matrone indispensable, qu'on salue d'un mot discret à l'arrivée et que l'on comble de petits cadeaux à la fin du mois.

Quant à M. Brunet, c'est plus qu'une chambre qu'il occupe, c'est tout un appartement. Il a son lavabo à lui et sa baignoire. Il reçoit son courrier dans la maison. Pour un peu, c'est lui qui paierait les taxes et figurerait au rôle des contributions.

Naturellement cela lui donne de l'autorité, et, naturellement, en l'usage. Le "Bulletin" est devenu entre ses mains une très

consiste à faire tourner, par des histoires effroyables, le lait des nourrices!

Depuis trois semaines nous avons eu coup sur coup l'Ascension, la fête de l'Empire, la fête du Roi. Le 24 juin nous aurons la Saint-Jean-Baptiste, le 1er juillet la fête de la Confédération, le 1er lundi de septembre la fête du Travail, le 1er novembre, le 8 décembre l'Immaculée Conception, le 25 décembre Noël, le 1er janvier le Jour de l'An, le 6 janvier les Rois, un peu plus tard le Vendredi-Saint, et qu'il y a, pour ainsi dire, autant de méthodes que de voix.

Billets en vente au magasin de musique Hardy, 38-Ouest, rue Notre-Dame, 38-Ouest.

### Cinéma

Après les catastrophes comme celle de l'"Empress of Ireland", les faiseurs de héros ont beau jeu dans les gazettes. Rarement, cependant, l'ensemble des témoignages vient justifier leur enthousiasme.

Peut-on, par exemple, imaginer plus sublime tableau que celui qu'on nous présente pendant vingt-quatre heures, du vieux commandant de l'armée du Salut tendant sa ceinture de sauvetage à un autre naufragé et se laissant couler en disant: "Thy will be done — Seigneur, que votre volonté soit faite!" Le lendemain un autre officier de l'Armée du Salut racontait que, tombé à la mer en même temps que le commandement Rees, il l'avait porté le plus longtemps possible sur ses épaules, mais que, d'épuisement, il avait dû, pour se sauver lui-même, le laisser périr.

Et que n'a-t-on pas dit du commandant de l'"Empress", le capitaine Kendall? Après avoir commandé jusqu'à l'instant suprême, il voulut se noyer, il se cramponna au bordage pour couler avec le navire: hélas pour lui! un remou lui fit lâcher prise, et une heure après on le recueillait sur une épave, désespéré d'échapper à la mer.

Le fleuve, en face de la Pointe-au-Père, a trente-cinq milles de largeur: ce devrait être assez d'eau pour pouvoir, avec beaucoup de bonne volonté, s'y noyer. Il semble aussi que, lorsqu'on veut fermement se noyer, il est, à la rigueur, plus facile de se noyer dans l'eau que sur une épave. Le capitaine Kendall, après un moment de désespoir facile à comprendre, a vu que dans cette heure terrible il serait plus utile vivant que mort; il a compris son devoir et il a voulu vivre. C'est en cela qu'a consisté son héroïsme et c'est de quoi il fallait le féliciter, o vous les gâcheurs de prose, pour qui le triomphe du journalisme

comme officine de chantage où les gens sont exaltés ou abimés de parti-pris à coeur d'année, selon qu'ils sont défavorables ou défavorables à l'asphalte Elder-Ebano et à M. Rodolphe Brunet. On se rappelle ce que l'"Action" disait dimanche dernier du monopole concédé à l'asphalte par l'administration de la voirie. L'"Action" n'a pas prétendu que l'asphalte dût être proscrit; elle a seulement demandé pourquoi on l'achète depuis trois ans sans soumissions; surtout, pourquoi des pavages qui ont fait leurs preuves à Toronto, à Westmount, à Outremont, qui vaudraient mieux que l'asphalte pour certaines rues, et qui coûtent moins cher que l'asphalte, sont à l'hôtel de ville de Montréal l'objet d'une hostilité presque invincible. Eh bien, ces questions — ces questions si raisonnables — étaient à peine parvenues rue Saint-Jacques, que le "Bulletin", organe de la compagnie Elder-Ebano, ripostait par l'article suivant:

### ACTION EN DOMMAGES CONTRE JULES FOURNIER

Nous apprenons à la dernière minute qu'une action en dommages de \$10,000 sera prise, lundi matin, par M. Rodolphe Brunet contre M. Jules Fournier, pour un article libelleux et injuste publié dans l'"Action".

Le "Bulletin" de dimanche prochain publiera des détails intéressants sur la colère de M. Fournier contre M. Brunet.

Il sera intéressant de lire ces révélations sensationnelles de M. Brunet.

Inutile de dire que l'action de \$10,000 n'a pas été prise. M. Brunet ne tient pas du tout à nous donner l'occasion d'établir comment il obtient ses "contrats" sans soumissions à l'Hôtel de Ville.

après-midi, le rapport du bureau de contrôle, recommandant qu'une somme de \$6,000 et une subvention annuelle de \$2,000 pour l'avenir soit accordée au comité France-Amérique, pour la fondation et l'organisation d'un musée d'art à Montréal, a été adopté à l'unanimité.

"L'échevin Larivière, de la Longue-Pointe, a cependant insisté pour avoir certains renseignements sur le but de cette fondation et sur le contrôle que la ville aurait sur ce musée qu'elle veut subventionner. Il ne veut pas que l'argent des contribuables soit dépensé sans que leurs représentants à l'hôtel de ville sachent dans quel intérêt, dans quel but et de quelle manière.

"L'échevin Lapointe satisfait la curiosité de son collègue en lui donnant quelques mots d'explication sur l'oeuvre que le comité France-Amérique veut fonder."

Tout est bien qui finit bien: France-Amérique aura sa subvention, et Montréal un commencement de musée.

Peut-on cependant se demander sans frémir ce qu'il serait advenu, si l'échevin Lapointe n'avait, séance tenante, daigné faire un petit cours d'esthétique à son collègue Larivière?

(1)—En passant, peut-on nous dire pourquoi le journaliste canadien-français se croit ordinairement tenu de traduire city council par conseil de ville, quand conseil municipal serait si..... français?



### En l'honneur du "city editor"

"CITY EDITOR HONORED."—C'est sous ce titre prometteur que la "Gazette" nous annonçait, hier matin, la fête donnée la veille au soir, au Ritz-Carlton, à l'occasion des trente ans de journalisme de M. Charles Robillard, notre distingué confrère et ami.

Notre distingué confrère et ami, M. Charles Robillard, a été, à ce souper, comme toujours, digne de lui-même — et de sa réputation de bonne fourchette. Ce qui n'est pas peu dire.

M. Edmond Chassé, rédacteur en chef de la "Patrie", a su faire, en la circonstance, un éloge tout à fait délicat et approprié de son subalterne.

Au distingué "city editor" de la "Patrie" l'"Action" se fait un devoir d'adresser, à l'occasion de cet événement, ses souhaits les plus cordiaux et les plus sincères.

On lisait dans la Canada du 2 juin: "A la séance du conseil de ville (1), hier

# A. B. C.

## A propos de la conférence de Niagara-Falls

Le fait que la médiation proposée par les grandes républiques latines de l'Amérique du Sud: Argentine, Brésil, Chili (A. B. C.) a été acceptée par le président Wilson et par le général Huerta, est un événement considérable: l'unification progressive des deux Amériques se manifeste, pour la première fois, par un acte.

Il y a quelques mois, quand l'ambassadeur Bacon venait "toucher barre" à Paris, avant d'aller dans les républiques du Sud remplir la mission qui est, peut-être, à l'origine de l'intervention actuelle, je signalais, ici même, le rôle qui pouvait incomber à la France dans ces grandes évolutions de l'histoire. Nous avons toute raison de considérer avec sympathie un travail d'organisation et de haute synthèse civilisatrice dont le percement de l'isthme de Panama, créée par nous, est la cause déterminante et qui ne peut que profiter à la diffusion de notre langue, de notre pensée, de notre autorité morale et économique dans le monde.

En ce qui concerne la médiation, les souhaits que forme la France pour qu'elle réussisse sont réels et sincères et il est important que nous le disions hautement. En effet, on a porté, contre l'opinion publique française, l'accusation d'être entièrement hostile à la politique du président Wilson. Cela n'est pas exact. Si certains intérêts particuliers s'agitent et manifestent un peu bruyamment dans la presse, ils sont libres de le faire, mais dans l'ensemble, on se rend parfaitement compte, parmi nous, des nécessités si complexes de la difficulté où les Etats-Unis sont engagés, et l'on pèse à son poids leur amitié. Récemment, des tendances analogues se sont produites au sujet de la participation de la France à l'Exposition de San-Francisco; elles étaient également celles de groupements particuliers: elles ne sont pas restées sans opposition et nous espérons bien que le dernier mot n'est pas dit. Le danger—et l'injustice—serait de prendre la partie pour le tout et de généraliser hâtivement.

En ce qui concerne les affaires mexicaines, la France ne désire qu'une chose, c'est que le désordre et l'anarchie cessent, que la sécurité et la paix règnent. Ce principe est évidemment en accord parfait avec ceux qui dictent la conduite des Etats-Unis. Et nous n'éprouvons pas plus d'embarras pour envisager le problème, beaucoup plus délicat, des voies et moyens.

Notre intérêt dans ces affaires n'est rien moins que sentimental et platonique: une des plus belles "colonies" françaises prospère en ce pays qui nous est attaché par tant de liens; elle y a fondé des affaires considérables, qui, il y a quelques mois encore, étaient en plein développement. Aujourd'hui, ces affaires languissent ou périssent; des souffrances trop réelles éprouvent nos compatriotes; l'exportation de nos produits s'est considérablement réduite. A la veille du jour où le président Porfirio Diaz était éloigné du pouvoir, des sommes considérables furent obtenues du marché de Paris en vue de lancer ou de développer des entreprises et des établissements dont le sort est maintenant compromis. En un mot, si l'existence et la sécurité de nos nationaux sont fort heureusement respectées, nos pertes matérielles, énormes déjà, menacent de le devenir chaque jour davantage. Nous avons donc voix au chapitre. Mais nous ne sommes pas seuls.

Je ne doute pas que l'opinion française n'ait été influencée, dès le début de la crise actuelle, par une habile pression des intérêts anglais et des intérêts allemands, désireux, les uns et les autres, d'unir en un seul bloc les grandes puissances européennes. Certains intérêts anglais sont, comme on le sait, fortement engagés dans les régions mexicaines pétrolières et l'opinion britannique n'a pas pour habitude d'abandonner les siens; en outre, la diplomatie du cabinet de Saint-James pousse à fond celle des Etats-Unis sur la question des tarifs applicables au transit du Panama, elle ne serait pas fâchée de l'intimider au moment où la discussion du bill Sims est encore en suspens devant le Sénat américain. L'Allemagne a le même point de vue; elle aussi ménage la politique fédérale, mais elle aime autant ne pas lui laisser carte blanche au Mexique et au Panama. La France, placée entre ces deux voisins très actifs et très insinuants, se laisse assez facilement pénétrer par l'ambiance. Mais s'il y a eu suggestion, il n'y a nullement hypnotisation, et notre opinion reste parfaitement consciente des raisons qui doivent déterminer sa propre ligne de conduite.

Donc, nous avons au Mexique un intérêt capital et, en quelque sorte, unique: voir le pays mettre fin à un désordre qui nous nuit, le voir se réorganiser de lui-même, le plus rapidement possible, pour le travail et pour la paix. Mais, d'autre part, nous ne pouvons pas comprendre qu'un tel régime ne saurait s'établir ni durer sans l'assentiment et même, jusqu'à un certain point, sans le concours des Etats-Unis. Deux pays qui ont une frontière commune sont unis par une solidarité fatale, surtout quand cette frontière est à la fois très étendue, gravement trou-

blée et presque impossible à garder. Ce n'est pas tout: Washington à Mexico, une relation encore plus délicate résulte du fait même du voisinage: il ne faut pas que les dires gouvernementaux de l'un des deux voisins deviennent un sujet d'appréhension permanente pour l'autre voisin. En 1870, nous avons poussé très loin ce souci préventif à l'occasion de la désignation d'un prince de la maison de Hohenzollern à la couronne d'Espagne: nous étonnerions-nous de voir des inquiétudes analogues hanter la pensée des hommes d'Etat américains?

On parle de la menace d'une conquête. Ce ne serait pas chose si facile, et, malgré les bruits qui circulent, je ne vois pas les Américains, dans l'état de leurs forces actuelles, se lançant dans une pareille entreprise; mais si l'on veut en rapprocher l'éventualité, redoutable à tout le monde, il n'y aurait pas de moyen plus assuré que de rendre la situation tout à fait intenable pour l'amour-propre des Américains. Le président Wilson est un esprit modéré; il a donné des preuves incontestables de ses volontés conciliantes. Hier, il concluait avec la Colombie un arrangement qui met fin à une difficulté grave, dans un esprit de concession et d'équité. On blâme les à-coups de sa politique, tantôt expectante et tantôt brusquement agressive, comme dans la résolution soudainement prise de l'occupation de Vera-Cruz; on le dénonce comme complice ou dupe des trusts dont il s'est déclaré, pourtant, l'adversaire... La critique est facile et les Américains eux-mêmes ne se font pas faute de passer au laminer "idéologique" du président-professeur. Tout en étant tenu à plus de réserve, nous pouvons aussi juger diversément un système qui prête le flanc à tant d'appréciations diverses; mais ce à quoi nous devons nous attacher fortement, c'est au "tronc de l'arbre", comme disait Bassompierre, à savoir, ainsi que le proclamait récemment sir Edward Grey lui-même, qu'il est impossible d'agir maintenant au Mexique sans les Etats-Unis. Toute politique doit, de toute nécessité, se combiner avec la leur. En ce qui concerne spécialement la France, l'exemple de Napoléon III est fait pour lui servir de leçon: un demi-siècle de refroidissement dans la traditionnelle amitié américaine, le plus funeste affaiblissement à la veille des grandes crises européennes, voilà tout le résultat de "la grande pensée du règne". Bien entendu, il n'est pas question de recommencer; mais pourquoi nous donner les apparences d'une opposition systématique et grincheuse, quand elle serait sans effet et sans profit?

Une seule considération eût pu nous donner à réfléchir: la crainte de froisser les amitiés qui nous lient naturellement aux républiques de l'Amérique du Sud. Elles s'émouvaient d'une mainmise dont elles pouvaient appréhender, pour elles-mêmes, et les suites et l'exemple.

Mais puisqu'elles ont pris, du consentement des Etats-Unis, l'heureuse initiative de s'interposer entre les deux pays et que cette médiation glisse, en quelque sorte, un écran de protection en avant du monde latin, comment ne serions-nous pas satisfaits d'une entente préjudicielle qui met les républiques du Sud en tiers dans le règlement de l'intégralité du problème mexicain pour l'établissement d'un régime durable? Voir, aux conférences de Niagara-Falls, nos amis latins s'associer à nos amis anglo-saxons pour une oeuvre de pacification qui ne peut que profiter à tous et à nous-mêmes, c'est une circonstance trop exceptionnellement favorable pour que nous ne nous en félicitions pas de tout coeur et que nous n'y donnions pas pleinement les mains.

GABRIEL HANOTAUX.

Du "Figaro".

## Le Pas ou The Pas?

Les lecteurs de France-Canada n'ont sans doute pas perdu le souvenir de l'article consacré par un de nos collaborateurs au chemin de fer de la baie d'Hudson (numéro de mars 1911, p. 31-33). Il y était question d'une petite ville du Manitoba, devenue depuis lors le siège d'un évêché, The Pas, comme d'un des points les plus importants de cette ligne, celui où elle se raccorde au Northern Canadian pour aboutir à 480 milles dans le Nord-Est, à Fort Churchill sur la baie d'Hudson. Convient-il de nommer cette ville, non point *The Pass*, c'est-à-dire "la passe", mais *The Pas* à l'anglaise, ou *Le Pas* à la française? Le bureau géographique du Canada, à Ottawa, a récemment résolu la question en faveur de *The Pas*, mais il n'est pas encore parvenu à faire accepter sa décision par les habitants de la ville elle-même. Pour eux, et pour M. Eugène Rouillard dont les travaux toponymiques font si justement autorité, il faut dire *Le Pas*. Tous les documents historiques, sauf ceux qui émanent de la Compagnie de la baie d'Hudson à partir de 1840, sont en faveur de cette dénomination, — qui remonterait au XVIIIe siècle, le chevalier de la Vérandrye ayant appelé le cours

d'eau qui arrose la ville "rivière du Pas" en souvenir de sa mère Marie Dandonneau de Sable, de l'île du Pas. Enfin l'appellation de *Le Pas* est si répandue dans le pays que le Canadian Northern l'a adoptée en 1908 pour la station établie par lui en cet endroit (*Bulletin de la Société Géographique de Québec*, numéros de juillet et août 1913). F. de N.

## Echos et anecdotes

### Historiettes électorales:

Le général Bailloud est candidat aux prochaines élections législatives. Il se présente et se déclare naturellement ennemi du programme de Pau. Les méchants radicaux prétendent qu'il prendra la culotte (1).

Le général aime l'Algérie: il a commandé le 19e corps d'armée. Tout l'attache à la terre d'Afrique; tout l'y retient; il veut y être enterré. C'est dans ce dessein qu'il a fait ménager un caveau spacieux dans un monument élevé, grâce à son initiative, à la mémoire des soldats morts de l'Armée d'Afrique.

Cette pyramide en ciment armé honore les morts, mais déshonore la merveilleuse baie d'Alger qu'elle domine de toute sa laideur.

Un superbe lion de bronze monte fièrement la garde à la base de ladite pyramide. Comme les peuples, ce lion a son histoire. Il était destiné aux Grands Magasins du Louvre par le commandant Hériot, mais aucun emplacement digne de sa taille ne put lui être réservé. A la mort du commandant, le lion échu en partage à un sien neveu, parent du général Bailloud.

Hontoux, le Roi du désert était depuis longtemps relégué dans un garage, lorsque le général songea à édifier un monument aux soldats morts de l'Armée d'Afrique et, pour réunir les fonds nécessaires, fit appel à la générosité publique.

C'était pour l'héritier du commandant Hériot une admirable occasion de caser son carnassier géant. Vivement il expédia à Alger le lion de bronze en guise de souscription.

Cette histoire n'est pas signée "Tartarin", elle est parfaitement authentique et prouve qu'il n'y a pas de laissés pour compte dans nos grands magasins.

Dans le Midi, rien ne peut demeurer caché. Chacun vit au grand jour, et c'est pourquoi tous les électeurs savent que le candidat Z..., qui se présentait dans le chef-lieu d'un département pyrénéen, méritait, pour ses infortunes conjugales, d'être mis au rang des martyrs.

Un malheureux hasard l'avait toujours empêché d'assister aux réunions contradictoires organisées par son concurrent, le député sortant.

Enfin, la chance voulut que les deux candidats se trouvaient un soir sur la même estrade. Et alors, le député sortant commença son discours en ces termes:

—Mon adversaire est devant moi! Enfin! Il ne se dérobe plus! Il accepte la lutte! Je vais donc pouvoir prendre le taureau par les cornes!

Il ne put continuer. L'assemblée fut secouée d'un tel accès de gaieté qu'il fallut, pour ce soir-là, lever la séance.

A Libourne, on conserve pieusement le souvenir d'un député qui, le jour où il fut élu pour la première fois, fut si ému que pour annoncer la bonne nouvelle à un ami de Bordeaux, il lui télégraphia: "Tout est sauvé, fors l'honneur."

### Les progrès de la Science:

Les experts ont déterminé dans quelles conditions M. Calmette fut blessé par Mme Caillaux. Mais ils n'ont pas tout dit. Ils n'ont pas révélé que notre malheureux confrère a été peut-être une victime de la guerre des Balkans.

Si, après l'attentat, on avait opéré M. Calmette immédiatement, dans son cabinet, avant de le transporter, il serait sans doute encore vivant et déjà guéri. Mais les expériences faites pendant la dernière guerre ont convaincu les hommes de l'art que les blessures produites par des armes à feu se cicatrisaient facilement sans intervention chirurgicale. On a posé comme un dogme scientifique qu'il valait mieux ne pas opérer.

Seulement, on n'a pas réfléchi que les statistiques sur lesquelles on s'appuyait avaient été dressées dans les hôpitaux et qu'elles portaient, par conséquent, sur des blessés qui n'avaient pas subi d'hémorragies. Car les blessés qui avaient subi des hémorragies avaient généralement eu le temps de mourir, faute de soins immédiats, sur le champ de bataille.

On prétend aujourd'hui que le pauvre M. Calmette était à peu près exsangue lorsque les illustres Maîtres songèrent à l'opérer. Mais c'est sans doute une légende que les illustres Maîtres s'empresseront de démentir.

### Littérature:

Voici le procès-verbal très littéraire qu'un gendarme de Hiron a dressé contre M. Jean Richepin, de l'Académie française: "En arrivant sur le palier, nous avons vu un homme, qui se trouvait dans ce rassem-

(1)—La culotte de peau.—NOTE POUR LE JUGE CIMON.

d'eau qui arrose la ville "rivière du Pas" en souvenir de sa mère Marie Dandonneau de Sable, de l'île du Pas. Enfin l'appellation de *Le Pas* est si répandue dans le pays que le Canadian Northern l'a adoptée en 1908 pour la station établie par lui en cet endroit (*Bulletin de la Société Géographique de Québec*, numéros de juillet et août 1913). F. de N.

France-Canada.

blement, se tourner vers l'endroit que nous occupions en lui parlant, porter fortement en avant le milieu du corps, frapper sur "sa cuisse droite avec la main droite et faire faire à cette main une conversion à "gauche en la faisant pivoter autour du "pouce, de façon à amener l'intervalle compris entre le pouce et l'index au-dessus de "la braguette du pantalon; sa main étant "lancée à achevé le mouvement qu'on appelle vulgairement "tailler une basane".

### Les bons serviteurs:

Il a été beaucoup question ces temps-ci de M. Privat-Deschanel, que M. Caillaux a promu Secrétaire général du ministère des Finances.

Ce bel avancement faisait sourire l'huissier du cabinet ministériel, un des deux ou trois huissiers de grande race que possèdent nos ministères.

Quand M. Privat-Deschanel venait conférer avec le ministre, l'huissier lui disait parfois:

—Avez-vous une cigarette, Monsieur le Secrétaire général?

Et M. Privat-Deschanel lui répondait en lui tendant son étui:

—Voilà.

Alors, l'huissier, bon enfant, évoquait des souvenirs:

—Ah! Monsieur le Secrétaire général, cette cigarette me rappelle le temps où vous débutiez... Vous étiez alors simple surmunière, et bien jeune et bien timide. Vous veniez ici de temps à autre pour savoir si vous seriez bientôt nommé rédacteur. Et pendant que vous attendiez, vous me demandiez doucement:

—Peut-on fumer?...

Et moi, je vous répondais:

—Oui, jeune homme, à condition d'offrir une cigarette à l'huissier!

Cet huissier est orné d'une tête classique à favoris de magistrat de la Comédie-Française.

Parfois, un visiteur plaisant s'amuse à

Appeler "Monsieur le Juge".

Aussitôt, il rectifie: —Pardon..., Monsieur le Conseiller, s.v.p.

Attaché au cabinet depuis fort longtemps, il a de la sympathie pour les parlementaires et il prend sur lui de leur inspirer la patience, car il sait bien que l'on met parfois longtemps à obtenir ce que l'on désire.

On l'a entendu dire à un père conscript qui demandait à voir le ministre:

—Bonjour, Monsieur le Sénateur; c'est toujours pour cette recette burlesque que vous venez?... Ne vous découragez pas, vous finirez par l'avoir!

Un ministre qui ne connaissait pas la maison, l'avait un moment relégué dans un autre service. Il revint bientôt et il disait aux visiteurs:

—Il y a longtemps que je ne vous ai vu. Dame! Figurez-vous qu'ils m'avaient renvoyé du cabinet et qu'ils m'avaient mis au service du personnel!

Un haussement d'épaules, puis, avec un sourire délicieux:

—Aussi, avez-vous remarqué qu'il y a eu trois ministres en six mois pendant ce temps-là?

### Publicité:

Reçu cette carte de visite:

CHARLES A....

Professeur de Mathématiques célestes

Reconnu par MM. les Chefs d'Etat

pour son réel talent,

après un long stage de preuves à l'Intérieur,

sous le Ministère Clemenceau,

donne des consultations infailibles au public sur tous les événements de la vie.

Découvert sur le prospectus d'une maison d'accès facile:

Le vendredi est spécialement réservé à MM. les Parlementaires.

Du *Cri de Paris*.



**Dr L. NOLIN TRUDEAU**  
CHIRURGIEN - DENTISTE  
389 rue Saint-Denis Téléphone: Est 3616  
De 9 h. à 5 h. tous les jours, et les mardis, mercredis et vendredis, de 7 h. à 9 h. de soir.

**H. Beauregard**  
Entrepreneur général en construction  
70, rue St-Jacques, 70  
MONTREAL  
Téléphone: Main 735.

Résidence: SAINT-HILAIRE  
**ARTHUR LABERGE**  
COURTIER D'IMMEUBLES  
Saint-Lawrence Hall Téléphone: Main 7800

**Avis aux gens de gout**  
S'il est une obligation qui s'impose aux gens de goût,  
désireux de s'habiller avec élégance,  
c'est bien une visite au magasin d'  
**Oscar Loiseau & Cie**  
128, rue Saint-Denis, 128  
Téléphone: Est 446  
Complets de tout genre pour messieurs. — Costumes pour dames. — Etoffes de premier choix, main d'oeuvre irréprochable.  
SPECIALITE:  
**HABITS DE GALA**  
N.B. — Se réclamer de l'"Action."

Tel. B. II: Main 3930  
**LA CIE GAREAU - SAURIOL**  
FABRICANTS DE  
Livres Perpétuels à Feuilles Mobiles  
Livres de Regus pour Comptables  
Papeterie en général Articles de Bureau  
26, NOTRE-DAME (EST)  
MONTREAL

Téléphone: Main 5498 Chambre 601  
**Geo.-H. Thibault**  
COURTIER D'IMMEUBLES  
ET D'ASSURANCES  
EDIFICE TRANSPORTATION  
Sixième Etage

**EMPLOYES**  
Devenez Capitalistes!  
Vous savez fort bien que les plus grosses fortunes n'ont pas été acquises par ceux qui ont travaillé le plus fort — mais par ceux qui ont fait les meilleurs placements.  
Si vous pouvez économiser quelques sous sur votre salaire quotidien, achetez des contrats dans la "PRET IMMOBILIER, Limitée", et il vous sera facile d'atteindre ce but tant désiré: l'aisance, la fortune.  
Par notre système de coopération des capitaux, nous vous mettons en possession d'un capital qui vous permettra d'acheter une propriété ou de vous bâtir. Le capital qui vous est avancé est remboursable à raison de \$5.75 par mois, sans intérêt.  
Demandez notre brochure explicative.  
AGENTS DEMANDÉS — Le "PRET IMMOBILIER, Limitée", n'a pas encore d'agents dans tous les districts: il est disposé à entrer en pourparlers avec des représentants de haute qualité.  
**"LE PRET IMMOBILIER LIMITEE"**  
244 Est Rue SAINT-CATHERINE, 244 Est MONTREAL  
Téléphone: Est 5775.

**La Pâtisserie Française**  
JOSEPH KERHULU  
176 RUE SAINT-DENIS  
Tous les jours Thé-Concert de 4 h. 30 à 6 h. 30.

**Compagnie des Tramways de Montreal**  
Horaire Suburbain d'Hiver  
1913-1914

**LACHINE: DU Bureau de Poste:**  
Service de 10 min. de 5.00 a.m. à 8 a.m.  
Service de 20 min. de 8.00 a.m. à midi.  
Service de 10 min. de midi à 7.10 p.m.  
Service de 20 min. de 7.10 p.m. à minuit.  
**DE LACHINE:**  
Service de 20 min. de 5.30 a.m. à 5.50 a.m.  
Service de 15 min. de 5.50 a.m. à 9 a.m.  
Service de 20 min. de 9.00 a.m. à midi.  
Service de 10 min. de midi à 8.00 p.m.  
Service de 20 min. de 8.00 p.m. à 12.10 a.m.  
Dernier tramway spécial à 12.50 a.m.  
**SAULT AU RECOLLET ET ST-VINCENT DE PAUL.**  
**De St-Denis à St-Vincent:**  
Service de 20 min. de 5.20 a.m. à 6.00 a.m.  
Service de 15 min. de 6.00 a.m. à 8 a.m.  
Service de 20 min. de 8 a.m. à 4 p.m.  
Service de 15 min. de 4 p.m. à 7 p.m.  
Service de 20 min. de 7 p.m. à 8 p.m.  
Service de 30 min. de 8 p.m. à 11 p.m.  
Tramway se rendant à St-Vincent, 11.30 p.m.  
Tramway se rendant à Henderson, seulement, minuit.  
Tramway se rendant à St-Vincent, minuit quarante.  
**De St-Vincent à St-Denis:**  
Ser. de 10 min. de 5.50 a.m. à 6.30 a.m.  
Ser. de 15 min. de 6.30 a.m. à 8.30 a.m.  
Ser. de 20 min. de 8.30 a.m. à 4.30 p.m.  
Ser. de 15 min. de 4.30 a.m. à 7.30 p.m.  
Ser. de 20 min. de 7.30 p.m. à 8.30 p.m.  
Ser. de 30 min. de 8.30 p.m. à 11.30 p.m.  
Tramway partant de St-Vincent à minuit.  
Tramway partant d'Henderson à minuit et vingt.  
Tramway partant de St-Vincent à 1.10 a.m.  
**CARTIERVILLE:**  
De la Junction Snowdon: — Service de 20 min. de 5.20 a.m. à 8.20 p.m.  
Service de 40 min. de 8.20 p.m. à minuit.  
De Cartierville: Service de 20 min. de 5.40 a.m. à 8.40 p.m.  
Service de 40 min. de 8.40 p.m. à minuit et vingt.  
**MONTAGNE:**  
De l'avenue du Parc et Mont-Royal:—Ser. de 10 min. de 5.40 a.m. à 8.40 p.m.  
Service de 20 min. de 8.40 p.m. à minuit et vingt.  
**TREAVILLVILLE:**  
De l'avenue Victoria: Service de 10 minutes de 5.40 a.m. à 8.30 p.m.  
Service de 20 min. de 8.30 p.m. à minuit et demi.  
**BOUT DE L'ILE:**  
Service de 30 min. de 5 a.m. à 9 p.m.  
Ser. de 60 min. de 9 p.m. à minuit.  
Service de 15 min. de 5 a.m. à 6.30 a.m.  
Service de 30 min. de 6.30 a.m. à 8.30 p.m.

**MONTREAL-TORONTO**  
9 h. et 9 h. 40 du matin, 7 h. 30 et 10 h. 30 du soir.  
Wagon - salon - buffet - bibliothèque sur les trains de jour; wagons-lits Pullman éclairés à l'électricité sur les trains de nuit.  
**L'International Limited**  
Le meilleur train du Canada  
Quitte Montreal pour Toronto et Chicago à 9 h. du matin tous les jours.  
**MONTREAL-OTTAWA**  
8 h. et 9 h. 10 du matin, 4 h. et 8 h. 05 du soir. Trains de 9 h. 10 du matin et 4 h. du soir tous les jours, excepté le dimanche; trains de 8 h. du matin et 8 h. 05 du soir tous les jours.  
Wagon-salon, buffet et bibliothèque sur tous les trains. Wagon-salon et wagon-salon-buffet-observatoire Pullman sur les trains de 9 h. 10 du matin et 8 h. 05 du soir.  
**BUREAU EN VILLE:**  
122 rue Saint-Jacques (téléphone: Main 6905), Hôtel-Windsor et Gare Bonaventure.  
**LA COMPAGNIE MARCHAND FRERES, Limitée IMPRIMEURS**  
56, Rue Amherst, - Montréal  
Téléphone Bell: Est 3396.

# Le Chili intellectuel et social (1)

Mesdames et Messieurs,

Pour aller au Chili, ayant pris la route des écoliers, j'ai passé par le détroit de Magellan. Il m'a donc fallu braver non seulement les journées étouffantes et les pluies de l'Equateur, mais les brumes glacées des Iles Malonines et de Punta-Arenas. Au retour, j'ai franchi la Cordillère des Andes et traversé (confortablement installé dans un *sleeping-car*, c'est vrai) les plaines poussiéreuses et interminables de l'Argentine. Mais rien de tout cela assurément n'égalait en difficulté la tâche qui nous a été confiée ce soir de nous parler du Chili en une demi-heure (*sourires*). Si cette tâche n'avait pas été heureusement diminuée, en ce qui me concerne, par l'admirable exposé que vous venez d'entendre, je crois que, vraiment, je reculerais devant elle: alors que sur le Chili, pays extrêmement complexe par son climat, par ses productions, il y a tant à dire; mais surtout que, en France, on sait si peu de choses sur lui.

M. Desprez y faisait allusion tout à l'heure, mais on ne saurait trop le répéter: l'ignorance de nos compatriotes en ce qui concerne l'Amérique du Sud et en particulier le Chili, qui est loin et séparé de nous par ses montagnes, est pitoyable. Lorsqu'on arrive à Santiago, que l'on est reçu, comme j'ai en l'honneur de l'être, dans la société chilienne si parfaitement distinguée dont je me propose de vous parler tout à l'heure, on s'entend souvent dire (et à l'instant encore une de mes voisines n'exprimait-elle pas le même sentiment): "N'avez-vous pas été étonné, Monsieur, de voir que nous n'étions pas nègres?" (*sourires*). Quand vous rentrerez chez vous vous direz, n'est-ce pas, que nous ne portons pas d'anneaux dans le nez (*rires*), ni de plumes sur la tête." Eh bien c'est vrai, je l'atteste; il en est ainsi en effet à moins que ce ne soit, parfois, dans les salons, sur de gracieuses têtes et ombragées d'admirables yeux, les plumets des dernières modes parisiennes. (*Sourires, très bien.*)

Il faut vraiment que cette ignorance cesse. Si la France savait la place qu'elle tient dans les pays de l'Amérique du Sud, si elle connaissait les admirables colonies françaises dont M. Desprez parlait tout à l'heure en regrettant de ne pouvoir en dire davantage, mais avec une émotion que j'ai bien devinée, quoiqu'il s'efforçât en vain de la contenir, si la France savait que là-bas, rien qu'à Santiago, il y a 8.000 Français peinant, travaillant, attentifs au moindre bruit qui vient de France, frémissant de joie à tout ce qui atteste sa force et sa vitalité, mais attristés de se sentir oubliés, abandonnés; si la France savait tout cela, elle n'oserait plus être indifférente.

Que vous dire du Chili? Je me bornerai à vous indiquer, au point de vue intellectuel et social, auquel on m'a demandé de me placer, ce qui m'a le plus frappé.

Ce qui m'a tout d'abord frappé, et ce que les Français doivent savoir, c'est que le peuple chilien forme une véritable nation, forte et solide. L'homogénéité de ce peuple, voilà le point sur lequel je veux d'abord appeler votre attention. Il tient à des raisons géographiques et à des faits historiques bien connus.

Au Chili, d'abord, grâce à son climat tempéré dans le centre, froid dans le sud, grâce aussi à ses montagnes, grâce à ses rivières qui fournissent de l'eau en toute saison, les indigènes (les Araucans) étaient plus nombreux que partout ailleurs dans l'Amérique du Sud, et ont mieux résisté qu'ailleurs à la conquête espagnole. Dans de longues et glorieuses guerres, vainqueurs et vaincus ont développé leurs vertus guerrières, trempé leurs caractères et appris à s'estimer. Le héros national au Chili n'est-il pas un chef araucan, le légendaire Caupolican, sorte de Vercingétorix de la côte du Pacifique? Nulle part dans l'Amérique du Sud les soldats et colons espagnols ne se sont davantage mêlés à la population indigène. Le peuple chilien actuel est né de cette fusion, avec prédominance, selon les classes sociales, soit du sang araucan, soit du sang espagnol, modifié d'ailleurs et comme tonifié par le climat et par le milieu.

Le Chili a eu en outre la bonne fortune, à cause encore de son climat, de ne pas connaître l'abominable traite des noirs. Il n'y a pas de nègres, ni de mulâtres, au Chili. Le pays échappe ainsi aux graves dangers politiques et sociaux qui menacent pour l'avenir une bonne partie des pays de l'Amérique du Sud, tous ceux de l'Amérique Centrale et même des Etats-Unis.

Enfin le Chili n'a jamais attiré qu'un petit nombre d'émigrants (aujourd'hui surtout espagnols et italiens). C'est qu'il n'a pas les réserves immenses de terre cultivable de l'Argentine, ni les riches exploitations de café de l'Etat de Saint-Paul. On ne voit donc pas chez lui cet extraordinaire afflux d'étrangers qu'on trouve ailleurs, apportant des éléments divers qu'il faut du temps pour fondre en une véritable nation.

Ajoutez à tout cela que, grâce à sa configuration, le Chili a entièrement échappé

aux luttes entre tendances unitaires et tendances fédératives qui ont longtemps rempli l'histoire du Brésil et de l'Argentine.

L'homogénéité de la population, l'absence de divisions de races, voilà certainement l'un des traits essentiels du Chili. Aussi a-t-il formé très tôt une nation, et a-t-il vu naître très tôt chez lui un patriotisme à la fois sentimental et réfléchi, prêt à tous les sacrifices et fécond en dévouement, d'où sont sorties d'admirables qualités militaires et civiques. Les qualités militaires, M. Desprez en parlait tout à l'heure en excellents termes; quant aux qualités civiques, elles ne sont pas moins remarquables, car, n'en déplaise aux ignorants de mon pays et d'ailleurs, le Chili n'est nullement un pays de révolutions, d'agitations violentes. Une fois l'indépendance proclamée, au début du XIXe siècle, une période de troubles s'ouvre, qui dure jusque vers 1830; mais ensuite les vertus civiques dont je parlais se personnalisaient en quelques hommes dont tout le monde là-bas honore la mémoire, et, de 1830 jusqu'en 1891, c'est-à-dire pendant soixante ans, à part deux mouvements révolutionnaires rapidement réprimés (1851, 1859), le pays vit dans la paix intérieure, et les pouvoirs présidentiels sans interruption se transmettent régulièrement, conformément à la Constitution. En 1891, le pays est momentanément troublé par la révolution de Balmaceda; le triomphe reste d'ailleurs aux défenseurs de la Constitution, et, après le suicide de Balmaceda, le Chili reprend le développement de ses institutions dans une paix intérieure qui depuis lors n'a jamais plus été troublée.

Et je me proposais, moi aussi, d'insister sur le fait extraordinaire qui s'est produit en 1910. Ce pays lointain voit son président mourir aux portes de l'Europe; quelques jours après, le vice-président, qui le remplace pendant son absence, meurt à son tour: grâce au patriotisme de ses habitants, le Chili cependant a su surmonter cette grave crise. Je n'insiste pas davantage, car M. Desprez a parlé mieux que je ne saurais le faire de l'admirable exemple donné en cette circonstance par le Chili. Les Chiliens ont cette qualité essentielle des peuples forts: le sens de l'ordre, et leur admirable amour-propre national, leur fierté, leur patriotisme en un mot, sait les faire se grouper et s'unir lorsque quelque grand intérêt national est en jeu.

Si le Chili n'a pas de distinctions de races, il a cependant, et c'est inévitable, des divisions sociales. Leur étude est d'un extrême intérêt.

Le Chili comprend deux grandes classes: il n'y a pas chez lui de classe moyenne.

C'est un trait qu'on retrouve ailleurs, mais qui au Chili est particulièrement frappant. En haut, une oligarchie élégante, riche et puissante; en bas, une masse populaire, surtout attachée à la terre, très éloignée de la classe précédente comme bien-être et comme culture. C'est là pour le Chili une situation qui doit le préoccuper: ne serait-ce que pour la marche normale de ses institutions politiques, il a le plus grand besoin de voir se créer chez lui une classe moyenne. Le développement industriel, qui est remarquable au Chili en certains endroits, et le progrès des centres urbains, tendent à apporter à cette situation quelque changement; mais c'est dans l'agriculture qu'on devrait surtout, puisque le Chili est avant tout un pays agricole, s'efforcer de créer cette classe intermédiaire. La chose n'est pas impossible et j'en aurais beaucoup à dire sur ce que l'on pourrait faire pour cela. Que le Chili tourne les yeux vers la France, qu'il s'efforce de faire naître sur son sol ces petits paysans propriétaires que l'on trouve par milliers chez nous et qui sont, en même temps qu'un des traits essentiels, une des principales forces de notre pays.

Le Chili est donc aujourd'hui encore entre les mains d'une sorte d'oligarchie, composée d'un petit nombre de familles, 150 à 200 dit-on (mais au Chili les enfants sont nombreux, de 5 à 10 ordinairement par famille), dont les noms, quelquefois illustres, reviennent sans cesse dans l'histoire du pays. Elle est maîtresse des destinées du Chili, elle détient la presque totalité du sol décapé en grandes propriétés que, il est vrai, les règles juridiques du partage morcellent peu à peu. Elle forme une société que je voudrais faire connaître à mes compatriotes.

C'est d'abord une société charmante: de manières et de distinction parfaites, vivant dans un luxe de bon goût que rebaisse chez les hommes comme chez les femmes une extrême élégance naturelle. Vous cherchiez en vain le type légendaire de l'Américain du Sud, cher à nos opérètes, chez ces gens graves, même tristes (ils expliquent eux-mêmes ce penchant à la tristesse par l'influence du sang araucan, mais ne le retrouvent-ils pas aussi chez les Espagnols de bonne race?), d'une courtoisie pleine de distinction et d'une élégance pleine de goût.

Les Américains du Sud en général, vous le savez, auraient peut-être tendance à trop imiter l'Europe. C'est un tort. Encore faut-il dire que, à cet égard, nous ne nous montrons pas plus sages qu'eux: la bizarre importation chez nous des danses sud-américaines pourrait prêter à bien des réflexions (*Sourires*). A ce point de vue d'ailleurs, que je signale le Chili aux amateurs de curiosités: quand verrons-nous dans les salons parisiens danser la "Cuecha" chilienne? (*Rires, applaudissements*).

La société chilienne, protégée par l'éloignement et par la Cordillère, a su mieux se défendre contre certaines imitations fâcheuses. Je l'en félicite. La véritable distinction pour un peuple, comme pour un individu, n'est-elle pas tout d'abord de rester soi-même? (*Applaudissements*).

J'aime aussi la place qu'au Chili a gardée la famille. Cette oligarchie dont je vous parle, avec ses nombreux enfants, ses alliances, ses cousinages, forme un petit nombre de grands groupes familiaux solides et bien liés. Il n'est pas rare que les enfants mariés restent au foyer familial où s'associent aussi des oncles, des tantes, des cousins. C'est encore un peu la famille patriarcale. Pendant les mois chauds on vit ensemble à la campagne, à l'"estancia", dont on parcourt les vastes espaces en joyeuses chevauchées: tout le monde au Chili monte à cheval. A Santiago, la vie en commun continue, avec les distractions mondaines en plus, dans ces immenses logis sans étage qui enserrant, entre leurs fraîches vérandas, des successions de cours intérieures d'un aspect presque mauresque. Dans ces milieux, le culte de la famille, le respect des parents, la solidarité familiale, les traditions morales et religieuses, ont gardé une force singulière.

Je ne voudrais pas terminer sans vous dire un mot de la place que la France occupe dans la société dont je viens de parler. Quelle surprise et quelle émotion, pour un Français qui arrive dans ce lointain pays, de trouver une société où la France est connue et aimée, une société où tout le monde parle français; où, dans toutes les familles, on voit des journaux français; où nos livres, et pas seulement nos livres amusants, nos livres légers, mais nos livres d'histoire, de philosophie, se voient à toutes les vitrines et dans tous les salons; où l'on connaît nos écrivains, nos comédiens; où l'on discute, comme chez nous, mais avec moins d'amère sévérité cependant, les mérites de nos hommes politiques; où l'on prend même parti dans les querelles qui nous divisent. Vraiment, nous ne savons pas assez que nous possédons de l'autre côté des mers d'admirables amitiés.

Et ces amitiés, comment sont-elles nées? Elles ne sont pas nées d'une politique d'intervention traditionnelle comme en Asie Mineure; car nous ne pratiquons que trop là-bas la politique de l'effacement. Elles ne sont pas nées, hélas! de l'importance de nos intérêts économiques, ni du spectacle matériel de notre force: ce sont d'autres peuples qui savent s'imposer par ces moyens. Ces amitiés sont nées spontanément d'une affinité d'esprit, d'une affinité de coeur, qui nous rattache, sans que nous autres Français le sachions, à ce peuple lointain.

Elles sont nées de la Révolution française dont le rôle dans les guerres de l'indépendance au début du XIXe siècle a été pour tous les pays de l'Amérique du Sud, et en particulier pour le Chili, considérable. Malgré ses excès et ses crimes, que pour ma part je déplore, la Révolution française a fait germer là-bas, comme chez nous, un même idéal de liberté et d'égalité. Elles sont nées encore de notre passé glorieux, de notre art, de notre littérature, de ce qu'il y a de plus intime en nous. Elles sont nées aussi des preuves de vitalité que, Dieu merci, la France, à l'époque contemporaine, a su donner à maintes reprises. (*Applaudissements*).

Voilà ce qu'il faut que la France sache. Lorsqu'on va au Chili, on entend les Chiliens et les Français établis là-bas répéter: "La France ne nous connaît pas, la France nous néglige." Il faut que cela cesse. Il faut que la France s'instruise des choses du Chili. Pour l'Argentine et pour le Brésil, on constate un progrès depuis quelques années; mais pour le Chili, tout reste à faire. Et il n'y a pas de temps à perdre, car le canal de Panama, tout le monde est d'accord au moins là-dessus, aura d'énormes conséquences pour les pays de la Côte du Pacifique et va transformer leurs conditions d'existence.

A cette oeuvre, tout le monde chez nous peut travailler; le Gouvernement français, par l'attention et la fermeté qu'il apportera à nos affaires; les commerçants, les industriels, des financiers, l'Université, la bourgeoisie aisée, en prenant comme but de voyage ce pays aux admirables beautés naturelles, avec ses montagnes, ses fleuves, son ciel qu'on n'oublie plus quand on l'a une fois contemplé, avec ses forêts dans le Chili méridional; qu'elle envoie ses fils y faire des séjours comme font les Anglais, les Nord-Américains, les Allemands; sur les paquebots, on rencontre des jeunes gens riches de ces trois nationalités, mais pas de Français. Enfin j'ajoute la presse et ici j'insiste: dans ce pays, où notre langue est si répandue, la presse française pourrait rendre de signalés services à la cause de la France, et en même temps se tailler une belle clientèle; elle n'a pas l'air de s'en douter.

Espérons cependant! nous en avons le droit, et je n'en veux comme preuve que l'existence du Comité France-Amérique qui nous réunit ici ce soir. M'adressant pour finir à son représentant autorisé à cette table, je lui dirai que, pour commencer, nulle oeuvre plus heureuse ne pouvait être créée pour la sauvegarde des grands intérêts français dans l'Amérique du Sud.

Après le toast de M. Desprez au Chili, permettez-moi de boire au Comité France-Amérique. (*Applaudissements*).

P. SAUVAIRE-JOURDAN,  
Professeur à l'Université de Bordeaux.

P.-A. DUBORD & COMPANY,  
LIMITED.

AVIS est donné au public qu'en vertu de la première partie du chapitre 79 des Statuts révisés du Canada, 1906, désigné **Loi des compagnies**, il a été délégué, sous le sceau du Secrétaire d'Etat du Canada, des lettres patentes en date du 20e jour d'avril 1914, constituant en corporation Thibaudau Rinfret, conseil du Roi, Joseph-Emile Billette, Arthur Reginald Whitney Plimmsoll et Regnier Brodeur, avocats, et Léon Lajoie, étudiant en droit, tous de la cité de Montréal, dans la province de Québec, pour les fins suivantes: — (a) Faire un commerce général d'immeubles, à commission ou autrement, et acquérir par achat, bail ou échange des terrains, maisons, terrains miniers et minéraux, concessions forestières, scieries, magasins, résidences, hôtels, fabriques, entrepôts, théâtres et généralement toutes sortes de biens-fonds, et en disposer par vente, location, échange ou autrement, et payer pour l'acquisition de cette dite propriété soit en deniers comptants ou en parts du capital-actions de la présente compagnie, en obligations ou autrement; (b) Construire et ériger toutes sortes de constructions, résidences, hôtels, maisons de pension, fabriques, entrepôts, scieries; (c) Acquérir par achat, bail ou échange des carrières de granit, de pierre ou toutes sortes de carrières, briqueteries et fabriques; vendre ou échanger de la pierre à bâtir et à trottoirs, du granit, du ciment et de la brique de tous genres et les troquer et en faire le commerce et recevoir ou donner en paiement de tels biens soit des deniers comptants, ou des parts du capital-actions, obligations ou débiteures de la compagnie; (d) Construire, acheter, vendre ou fréter des vaisseaux de tous genres; acheter et vendre toute sorte de bois de construction, acier, fer, machinerie et autres articles entrant dans la construction et le radoub des vaisseaux et dans la construction et la réparation de maisons et bâtiments de toutes sortes; (e) Diviser, subdiviser, améliorer et développer des terrains dans le but de les vendre ou autrement; (f) Entreprendre et diriger à commission ou autrement l'administration de propriétés mobilières ou immobilières; (g) Détenir et acquérir, vendre, transférer, céder ou disposer de parts du capital-actions, obligations, débiteures ou autres preuves de dettes créées par d'autres corporations exerçant une industrie semblable, et en exercer tous les droits et privilèges d'un propriétaire, nonobstant les dispositions de l'article 44 de la dite loi; (h) Vendre ou autrement céder tous les droits et la propriété de la présente compagnie, comme industrie active ou autrement, et en recevoir le paiement soit en deniers comptants ou en parts du capital-actions, obligations et débiteures créées par d'autres corporations avec tous les droits et privilèges d'un propriétaire; (i) Se fusionner avec toute compagnie dont les pouvoirs sont semblables à ceux de la présente compagnie aux clauses et conditions qui seront agréées; (j) Acquérir, comme industrie active ou autrement, et aux clauses et conditions qui seront agréées, les affaires de tout individu, maison ou société faisant un commerce général d'immeubles ou exerçant une industrie semblable ou en partie semblable à celle de la présente compagnie; (k) Manufacturer, acheter ou autrement acquérir, détenir, posséder, vendre, céder ou autrement disposer, troquer et faire le commerce de marchandises, effets et articles et biens de tous genres; (l) Placer et affecter les deniers disponibles de la compagnie en la manière qui sera déterminée de temps à autre; (m) Distribuer, en espèces ou autrement, selon que la chose sera décidée, tous biens de la compagnie entre ses membres, et en particulier les actions, obligations, débiteures et autres valeurs de toute autre compagnie formée dans le but de prendre à son nom la totalité ou une partie de l'actif ou du passif de la présente compagnie; (n) Faire des avances de fonds, garantir les contrats ou autrement aider les clients et autres ayant des relations d'affaires avec la compagnie et acquérir et détenir des valeurs de toutes sortes, mobilières ou immobilières, pour créances, engagements et obligations dus à la compagnie; (o) Rémunérer par des paiements en deniers comptants ou, avec l'approbation des actionnaires, par l'émission d'actions acquittées de la compagnie, ou de ses obligations ou débiteures, ou de toute autre manière, toute personne ou corporation pour services rendus en plaçant ou en aidant à placer ou en garantissant le placement de toutes actions du capital de la compagnie, ou de toutes obligations ou autres valeurs de la compagnie ou au sujet de la formation ou promotion de la compagnie ou autrement; (p) Faire tout ce qui sera nécessaire, convenable ou propre à l'accomplissement des fins ou de nature à atteindre l'un quelconque des objets ci-dessus énumérés ou qui semblera profitable à la corporation à une époque quelconque, et en général exercer toute autre industrie (manufacturière ou autre) que la corporation jugera capable d'être convenablement exercée en rapport avec l'industrie ci-dessus, ou censée accroître directement ou indirectement la valeur des biens ou droits de la corporation ou les rendre profitables; (q) Les objets et pouvoirs mentionnés et contenus dans les divers paragraphes et clauses de la présente charte ne seront en aucune manière limités ou restreints par induction ou déduction des termes de tous autres paragraphes ou clauses. La compagnie exercera son industrie par tout le Canada et ailleurs, sous le nom de "P.-A. Dubord & Company, Limited", avec un capital-actions de six cent mille dollars, divisé en 6,000 actions de cent dollars chacune, et le principal lieu d'affaires de la dite compagnie sera en la cité de Montréal, dans la province de Québec.

Daté du bureau du Secrétaire d'Etat du Canada, ce 24e jour d'avril 1914.

THOMAS MULVEY,  
Sous-Secrétaire d'Etat.

PERRON, TASCHEREAU, RINFRET,  
GENEST, BILLETTE & PLIMSSOLL,

Avocats des Requérants.

The  
**DOW'S**  
ALES-  
PORTERS

Toutes les Bières et Porters Dow, en Bouteilles, sont Embouteillées à la Brasserie

Les BIERES DOW font goûter aux connaisseurs le meilleur malt d'orge et les plus fins jus de houblon bien mûri, dans le mélange le plus parfait. Les dernières BIERES DOW ont établi un nouveau record d'excellence. C'est manquer une aubaine que de ne pas insister pour avoir la BIERE "DOW."

La Bière "Dow" à capsule jaune et le "Crown Stout" de Dow ont la vogue dans les principaux clubs et cafés par tout le Canada, s'il s'agit d'avoir la meilleure bière.

EN VENTE PARTOUT

THE NATIONAL BREWERIES, LIMITED  
25-14  
MONTREAL

(1) Discours prononcé le 3 janvier 1914 au dîner organisé par le comité France-Amérique en l'honneur de la République du Chili.

# Une légende

## La vocation agricole des Canadiens-Français

Il ne faut pas que les colons perdent de vue qu'ils sont Français et qu'ils doivent un jour revenir en la France.

COLBERT.

II

Le besoin, de fortes pressions morales, des conditions topographiques ont fait de la majorité des Canadiens-Français des agriculteurs, mais ceux-ci n'ont jamais eu, d'embellie, la vocation agricole. Sitôt qu'ils peuvent désertir la terre, ils partent. Ils se jetteront dans le plus vague des inconnus, dans les plus dangereuses aventures en pays étranger, au milieu de populations dont ils ignorent même la langue; ils s'assujétiront au travail des usines, de la voirie, de la pénible construction des voies ferrées plutôt qu'au labeur des champs.

Si nos campagnes ne sont pas davantage désertes aujourd'hui, c'est que les États-Unis et nos villes n'offrent plus de débouché. Il y a engorgement. Mais parcourez les paroisses, interrogez les curés, les notaires et les marchands, ils vous apprendront que la plupart des fils de cultivateurs ne songent qu'à fuir.

En attendant, on cultive peu ou mal. En certains endroits, à coups de conférences, de primes, et grâce à la hausse des prix, une certaine émulation et un peu de méthode se voient dans quelques spécialités, l'élevage de la volaille, par exemple. Mais on sent que c'est spasmodique. Et la province de Québec, région théoriquement agricole, continue d'importer une forte partie des produits de la terre dont elle a un besoin urgent, à certaines saisons, pour sa propre consommation. Des paroisses très fertiles, peuplées de gens pourtant intelligents, font venir de la ville voisine viandes, légumes et même, *incroyable dictu!* des fleurs du terroir. Je pourrais écrire ici les noms de plusieurs de ces paroisses, une surtout où le tabac vient à merveille, où abondent les gros fumeurs et où ne se voient pas trois petites plantations de la plante à nicotine.

D'où vient donc que nous n'ayons pas la vocation agricole, acquise sinon innée, après trois siècles d'enchaînement forcé à la terre? Remontons un peu.

Dans le 4e volume des *Nouvelles Soirées Canadiennes*, au cours d'un article de M. Napoléon Champagne sur le Madagascar, je lis:

"Les Français fondèrent toujours des établissements tout exprès pour trafiquer, mais sans entretenir pour un instant l'idée d'abandonner pour toujours la métropole, lorsqu'ils auraient fait fortune, ou qu'ils se seraient acquis une aisance relative... Colbert regarda toujours les colonies comme des succursales de commerce, des comptoirs soumis directement à la métropole, laquelle devait toujours conserver son autorité maternelle sur ses rejetons. Voici comment le grand ministre de Louis XIV entendait coloniser: "Il ne faut pas, disait-il qu'il se constitue aux colonies une civilisation constante. Il ne faut pas que les colons perdent de vue qu'ils sont Français et qu'ils doivent un jour revenir en la France."

On n'amena pour cultiver que des "sans-travail" d'alors qui firent la chasse, la maraude, la contrebande, le commerce de l'eau de vie, la guerre, enfin toute autre chose que de la culture. Comme je le disais dans mon précédent article, nos premiers cultivateurs furent des gens qui ne l'avaient pas été en France et ne s'improvisèrent tels ici que pour s'assurer à peu près leur propre subsistance à une époque où la France ravitaillait la colonie et ne faisait pas toujours parvenir à temps les approvisionnements.

Parlant de ceux parmi lesquels on choisissait en France les futurs cultivateurs canadiens, Lescarbot disait:

"Les Français ont cette mauvaise nature qu'ils estiment déroger beaucoup à leur qualité de s'adonner à la culture de la terre, qui néanmoins est à peu près la seule vocation où réside l'innocence. Et de là vient que chacun fuyant ce noble travail exercé de nos premiers pères, des rois anciens et des plus grands capitaines du monde, et cherchant de se faire gentilhomme aux dépens d'autrui, ou voulant apprendre tout simplement le métier de tromper les hommes, ou se gratter au soleil, Dieu ôte sa bénédiction de nous, et nous bat aujourd'hui et dès longtemps en verge de verges, si bien que le peuple languit misérablement de toutes parts et voyons la France remplie de gueux mendians de toutes espèces, sans comprendre un nombre infini qui gémit sous son toit et n'ose faire paraître sa pauvreté."

Notre vocation agricole tient bien aujourd'hui de sa noble origine.

Le colon ne devait être, dans l'idée de Colbert, qu'un oiseau de passage.

On le choisissait dans un milieu ignorant ou dédaigneux de l'agriculture.

Avec de telles prémisses, peut-on s'étonner des résultats?

La vérité est celle-ci: on n'amena ici des gens pour cultiver que dans l'espoir qu'ils arriveraient à pouvoir nourrir les soldats, les chasseurs et les traitants pendant la durée de l'"aventure", ce qui diminuerait considérablement les frais à la charge du roi et des Compagnies et obviérait aux aléas

# Le Grand Derby International de Dorval

Le Grand Derby International que Dorval a mis à l'affiche, pour la sixième journée de sa première réunion du printemps, sera sans contredit l'épreuve hippique qui réunira le plus "de classe" cette année sur les hippodromes d'Amérique.

Certains turfmen étaient un peu sceptiques lorsque le gérant général Holman, de la piste de Dorval, annonça l'automne dernier que le plus grand *stake* d'Amérique allait être disputé à Dorval en 1914. Les uns considéraient que la bourse si élevée de \$20,000 exigerait des honoraires d'inscription si coûteux que les turfmen ne pourraient enregistrer leurs chevaux dans cette course.

Ce fut tout le contraire qui arriva. Privés d'un *stake* aussi riche depuis l'abolition des courses dans plusieurs États de la République voisine, les plus grands éleveurs s'empresèrent d'inscrire leurs porte-couronnes les plus en forme, au point que Dorval peut se vanter d'avoir organisé une épreuve dont les inscrits dépassent en quantité et en qualité tout ce qui s'est vu jusqu'ici en Amérique. La liste suivante convaincra tous les amateurs locaux et de l'étranger que les meilleures écuries d'Amérique ont tenu à se faire représenter dans cette course dotée d'une bourse de \$20,000:

- 1.—August Belmont, New York, N. Y.
- 2.—H. P. Whitney, New York, N. Y.
- 3.—John W. Schorr, Nashville, Ten.
- 4.—H. C. Applegate & Co., Louisville, Ky.
- 5.—W. F. Presgrave, Salisbury, Md.
- 6.—Quincy Stable (J. F. Johnson), Brooklyn, N. Y.
- 7.—Ral Parr, Charlottesville, Va.
- 8.—Geo. J. Long, Louisville, Ky.
- 9.—Jefferson Livingston, New York, N. Y.
- 10.—Mrs. Lily A. Livingston, Jobstown, N. J.

- 11.—H. C. Hallenback, New York, N. Y.
- 12.—R. V. Carman, New York, N. Y.
- 13.—E. R. Bradley, Lexington, Ky.
- 14.—H. G. Bedwell, Charleston, S. C.
- 15.—A. L. Aste, New York, N. Y.
- 16.—J. S. Tyree, Washington, D. C.
- 17.—C. Reed, Oakland, Cal.
- 18.—John G. Wagnon, Jacksonville, Flo.
- 19.—Weber & Ward, Louisville, Ky.
- 20.—John Whalen, Brooklyn, N. Y.
- 21.—Joseph Versailles, Montréal, Qué.
- 22.—Elmer Trueman, Washington, D. C.
- 23.—Francisco, Villa, Chihuahua, Mexique.
- 24.—W. H. Fizer, Louisville, Ky.
- 25.—W. M. Sheedy, Brooklyn, N. Y.
- 26.—Kay Spence, Mexico, Me.
- 27.—Thos. F. Ryan, Oak Ridge, Va.
- 28.—Chas. A. Reynolds, Gravesand, N. Y.

- 29.—D. Raymond, Montréal, Qué.
- 30.—Alfred Richard, Montréal, Qué.
- 31.—Jericho Stable (Allen Pinkerton), Shepshhead Bay, N. Y.
- 32.—F. J. Coleman, Détroit, Mich.
- 33.—J. F. Newman & Son, Sweetwater, Tex.
- 34.—G. B. Morris, Louisville, Ky.
- 35.—N. Macfarlane, Montréal, Qué.
- 36.—Henry J. Morris, Philadelphie, Penn.
- 37.—F. Manix, Jersey City, N. J.
- 38.—W. F. McBride, Montréal, Qué.
- 39.—John T. McBride, Montréal, Qué.
- 40.—E. W. Moore, Jefferson, Ohio.
- 41.—Jos. T. R. Laurendeau, Montréal, Qué.
- 42.—J. M. W. Green, Fredericksburg, Va.
- 43.—H. A. Létourneau, Montréal, Qué.
- 44.—J. W. Johnson, Lexington, Ky.
- 45.—W. O. Joplin, Elizabethtown, Ky.
- 46.—John Krausman, Montréal, Qué.
- 47.—J. W. Hedrick, Harrisburg, Pe.
- 48.—C. L. Hervey, Montréal, Qué.
- 49.—J. L. Holland, Jersey City, N. J.
- 50.—M. B. Gruber, Louisville, Ky.
- 51.—B. V. Gomery, Montréal, Qué.

- 52.—Arthur Guilbault, Montréal, Qué.
- 53.—B. F. Guthrie, Shelbyville, Ky.
- 54.—G. Dorgans et J. Guy, Ottawa, Ont.
- 55.—E. R. Decary, Montréal, Qué.
- 56.—N. K. Beal, Dameron, Md.
- 57.—Alex. Dubé, Montréal, Qué.
- 58.—J. M. Cooper, Los Angeles, Cal.
- 59.—D. F. Carter, Montréal, Qué.
- 60.—W. T. Anderson, New York, N. Y.
- 61.—A. Baker, Lexington, Ky.
- 62.—Thomas J. Bird, Toronto, Ont.
- 63.—E. Brewster, Chicago, Ill.
- 64.—August C. Blume, Bay Shore, N. Y.
- 65.—J. W. Blanchet, Montréal, Qué.
- 66.—Robert Davies, Toronto, Ont.
- 67.—Chapman & Walsh, Valleyfield, Qué.

Pour impressions en tout genre, s'adresser à l'"Action." Tarif modéré, travail rapide et de premier ordre. Demandez nos prix. 'L'ACTION,' Rue Saint-Gabriel 72. Téléphone: Main 5356.

Nos amis, MM.

# Johnson & Dagenais

les courtiers d'immeubles bien connus  
(CI-DEVANT ÉTABLIS AU 58 RUE SAINT-JACQUES)

ont l'honneur de porter à la connaissance de leurs clients, et du public en général, qu'ils ont maintenant leurs bureaux

AU NUMÉRO 35 RUE SAINT-JACQUES

(IMMEUBLE DU CREDIT-FONCIER)

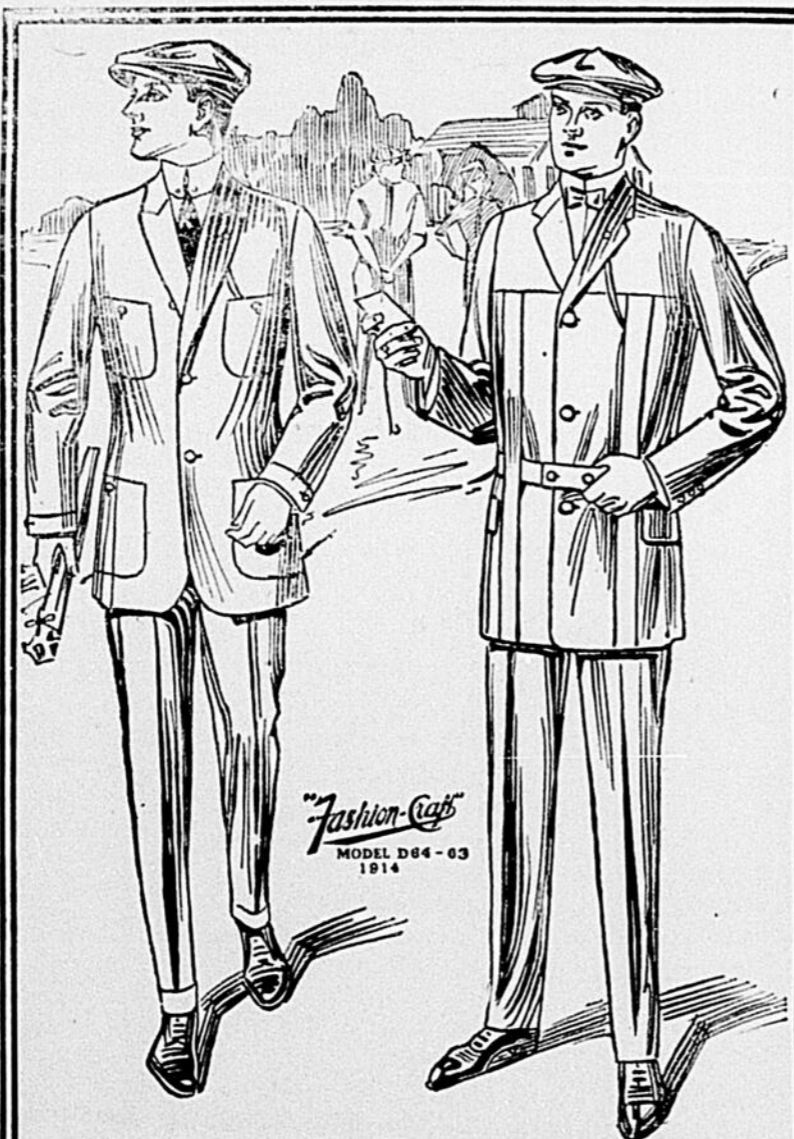
Téléphone: MAIN 1404.

## THEATRE NATIONAL

Semaine du 8 juin 1914

### "LES OPPRIMÉS"

Drame en cinq actes, par M. JULIEN DAOUST



### Pimpant Costume "Norfolk"

Pour le printemps et l'été.

Rien d'excentrique.

Le costume "Norfolk", pour le tourisme et le plein air, se porte partout au monde.

Le "Norfolk" fait une agréable diversion à l'ordinaire complet sac.

Prêt à mettre ou fait sur mesure.

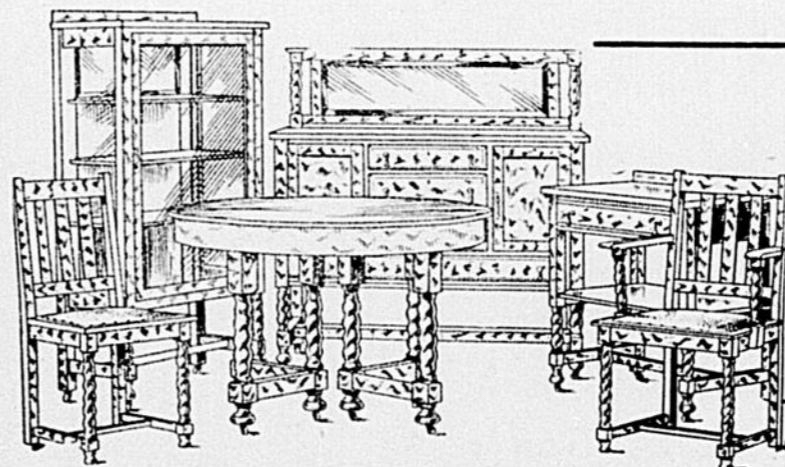
Choisissez votre modèle et votre étoffe. 1114

Etablissements

# Fashion-Craft

MAX. BEAUVAIS, LTEE, 229, rue St-Jacques.  
DUBE, LTEE, 463-Ouest, rue Ste-Catherine.  
A.-A. ROY, 469-Est, rue Ste-Catherine.  
HANSHER & ORENSTEIN, 23-Ouest, rue Ste-Catherine.

**N. Valiquette**  
LIMITED  
471-477 ST. CATHERINE ST. EAST



# \$149

Véritable Ameublement Jacobin en Chêne solide de (10 pièces pour \$149.00

Poursuivant notre devise de meubler les résidences de Montréal avec des meubles expressément faits pour convenir à la grandeur des chambres, nous offrons ce complet ameublement de salle à manger Jacobin, en chêne solide à votre considération.

Le buffet a 50 pouces de long et a une bonne hauteur.  
La table a 38 pouces de diamètre et se rallonge jusqu'à 8 pieds.  
Le cabinet à porcelaine a 31 pouces de large, et la table à desservir a 31 pouces.  
Les 5 chaises et le fauteuil ont des sièges rembourrés en véritable cuir espagnol.

Nombre de mariées s'assurèrent cet ameublement pour leur nouveau "home". On dirait un ameublement de 200 dollars et il donnera un service indéfini au propriétaire heureux. Nous le vendrons la semaine prochaine. \$149.00

## \$9.98

Achète une splendide glacière avec parois émaillées blanc, ici lundi.

Toutes les ménagères veulent avoir une glacière comme celle-ci. C'est la plus propre et la plus salubre, elle est immaculée et hygiénique, elle ne peut rouiller ni ne peut sentir le mois. Lundi nous mettrons en vente 12 de ces glacières à parois émaillées blanc, 40 pouces de haut, 26 pouces de largeur, pouvant porter 50 livres de glace, coûtant régulièrement \$13.00 pour \$9.98

Nous avons fait des arrangements pour que les livraisons de meubles se fassent promptement dans toutes les banlieues et les places d'été populaires.

### Meubles de Véranda

Chaises et berceuses avec sièges à barres.	\$1.09
Chaises et berceuses avec chaises en rotin.	\$1.29
Fauteuils et berceuses avec sièges à barres.	\$2.00
Fauteuils et berceuses avec sièges en rotin.	\$2.25
Causeuses et bancs de jardins.	\$3.29

N.-G. VALIQUETTE Limitée,

477-Est, rue Sainte-Catherine